

Maryse Dennes, *Le baptême de la Russie, Mille ans de foi chrétienne*

Paris, Nouvelle cité, 1987, 204 p. (coll. « Spiritualité »). ISBN 2-85313-159-2.

Il est toujours temps de parler des œuvres originales. Le livre que nous donnait Maryse Dennes en 1987 est de celles-là. Et l'événement majeur qui s'est produit depuis sa publication — la chute du communisme soviétique — loin d'affaiblir sa portée, a, curieusement, renforcé son actualité.

Le livre de Maryse Dennes échappe à tous les genres. Ou plutôt, comme les œuvres singulières, il crée son propre genre. Est-il un ouvrage historique ? Sans doute, car il tient ce que son titre promet. Mais le lecteur trouvera plus. Ouvrage philosophique ? — A coup sûr. Etude de civilisation ? — Certainement : la réflexion de l'auteur parcourt ce millénaire pour déboucher sur le présent et l'avenir de la Russie. On peut prolonger les questions. Etude psychologique ? — Si l'on veut : la psychologie d'un peuple y est étudiée parallèlement à une expérience personnelle. Allons plus loin : — S'agit-il d'un parcours religieux ? — A n'en pas douter, et l'ouvrage trouve naturellement sa place dans la collection « Spiritualité » de son éditeur. Mais on pourrait aussi bien ajouter que ce livre est, simultanément, un journal intime, une confidence/confession, où l'épreuve de l'amour devient le lieu privilégié (sacré ?) d'un questionnement inédit sur l'altérité des cultures.

On l'aura compris, le livre de Maryse Dennes se joue de nos routines académiques. Le discours universitaire n'y exclut pas le souffle lyrique. Le souci pédagogique y voisine avec la confiance douloureuse, celle qui atteint soudain ce point mystérieux où la ferveur transmute la fragilité en force.

La linguistique enseigne que le discours scientifique privilégie la fonction « référentielle » ou « dénotative » aux dépens de la fonction « expressive ». Autrement dit, l'énonciateur s'y dissimule du mieux qu'il peut : il parle des « choses » et non de lui. Maryse Dennes rompt avec cet artifice qui, pour son propos, n'a pas de sens, et place son « je » au cœur même de son discours et de sa pensée. Elle renonce à écrire « de nulle part », du haut de quelque empyrée « objectif ». C'est l'altérité reconnue, identifiée — non cachée, non honteuse — qui peut seule servir de socle à la réflexion et qui est effectivement l'objet de la recherche. « L'amour de Ta maison fera mon tourment » : la citation des Psaumes placée en exergue dit assez que la dimension essentielle du livre est l'amour. Ou, ce qui revient au même, que son objet premier est l'altérité : altérité de la Russie pour l'Occident, de l'Occident pour la Russie ; et aussi, inscrite au cœur de la quête philosophique, l'altérité des amants. A ceux qu'étonne cette fusion entre la sphère de l'amour et le propos philosophique, Maryse Dennes rappelle que penser l'autre n'est pas le considérer sans risque à partir d'un poste d'observation confortable, poste que l'on appelle « identité ». Penser l'autre, c'est d'abord faire l'effort de se déplacer, c'est quitter son cadre familial. C'est risquer de perdre pour gagner peut-être. Telle est la leçon implicite (jamais dite comme telle) qui se dégage du livre de Maryse Dennes : penser, c'est risquer. L'entreprise philosophique s'appuie d'abord sur une expérience existentielle : « Je n'avais pas peur de l'inconnu. J'y aspirais au contraire. Sous la forme du risque se cachait, en moi, un fort désir d'être autre que ce que j'avais été jusqu'à présent ». Rien de statique ici. Tout est parcours, cheminement, bougés successifs. Tout est aussi, authentiquement, philosophique.

Le livre raconte une expérience qui paraît double, mais qui en fait est une : une même expérience unit ici l'histoire du peuple russe et le vécu de l'auteur. Une même réflexion unit l'objet et le sujet : comprendre le baptême de la Russie ne va dès lors pas sans se comprendre soi-même, Française de tradition catholique, consi-

dérant la Russie. Que signifie la découverte de l'orthodoxie russe pour une Française qui, au fond de la province russe, se trouve renvoyée à sa spécificité culturelle, intellectuelle...et religieuse ? Sur le plan historique, qu'a signifié le baptême de la Russie par rapport aux baptêmes des nations occidentales ? Nourrie de philosophie, l'auteur ne fait pas « comme si » sa foi, ses racines, sa culture restaient indifférentes à l'étude de la Russie : l'orthodoxie russe « a sa manière propre de porter le mystère de l'Incarnation. Et pour moi qui venais d'ailleurs, pour moi qui étais d'une autre culture, d'une autre tradition de pensée, elle devenait, à l'intérieur de mon expérience chrétienne, le lieu de mon exil, de ma souffrance, le lieu de cette brisure sans doute nécessaire à toute reconnaissance des origines, à toute intégration de soi ».

Qu'on ne se méprenne pas. Ce livre ne se réduit pas à un témoignage. Il n'est pas le *récit* d'une expérience. Il est un effort d'*élucidation rationnelle*. Bien des collègues russistes ont connu une expérience similaire à celle de Maryse Dennes, fût-elle limitée à la vie quotidienne dans la province russe au temps du brejnévisme triomphant. Bien que l'auteur soit extrêmement pudique sur ce sujet, tout collègue qui s'est retrouvé lecteur de français dans une ville russe complètera aisément le non-dit. Mais contrairement à ses compatriotes qui, une fois rentrés au pays, une fois passée l'expérience dérangeante, retrouvent leurs habitudes et se contentent de « gérer » leurs souvenirs, Maryse Dennes a voulu *comprendre*. C'est en cela que son propos est authentiquement philosophique. Une confiance, à ce sujet, est remarquable de richesse existentielle : c'est ce qu'elle dit des touristes occidentaux. Pour ces derniers, la Russie n'est « qu'un décor, qu'un musée, qu'une vision passagère. Ils écoutaient ce qu'on leur disait. Ils admiraient le marbre des monuments [...], mais ils ne devinaient pas que moi, qui passais tout près d'eux, avec un enfant qui venait de naître ici, j'éprouvais, en les voyant, l'angoisse de la distance et de la séparation ». Et l'auteur nous livre ce souvenir crucial : « Un jour même j'osai m'approcher d'un Français, lui dire quelques mots, mais j'eus comme l'impression de l'avoir effrayé ». Le touriste est condamné à ne rien voir et ne rien comprendre, parce qu'il ne veut, justement, rien perdre et rien risquer. Son rapport à l'autre se résume d'un mot : la peur.

« Penser l'histoire de la Russie à partir de son baptême » : tel est le propos du livre. Lorsque le christianisme arrive en Grèce, à Rome, en Egypte, il s'insère dans une civilisation déjà installée. Par son baptême, en revanche, la Russie s'ouvre à la civilisation. Le baptême y est initial et créateur. La même chose doit être dite de l'écriture. Constantin et Méthode créent un alphabet pour traduire exclusivement la Bible et les textes liturgiques. Dès le départ, la connaissance, en Russie, est d'abord ce qui mène à Dieu. Aussi n'est-ce pas « la Russie qui s'ouvre au monde, mais bien plutôt c'est la Russie qui reçoit du monde tout ce qui lui permet d'être chrétienne ». Maryse Dennes dégage ainsi, dans le baptême de la Russie, une façon d'être au monde spécifiquement russe, façon d'être que l'on retrouve tout au long des mille ans qui suivent et qui, aujourd'hui, doit impérativement être comprise par les Occidentaux. Les Russes ne cherchent pas d'abord à accroître leurs connaissances sur le monde. Ni même sur Dieu. Ils visent d'abord à transmettre « le plus fidèlement possible une expérience originale, intérieure et personnelle ». Le baptême est ainsi, « de façon absolue et pour tous les temps, l'acte qui sauve, le geste qu'il faut maintenir ou retrouver, l'ouverture d'un lieu qui se veut à la fois du commencement et de la fin ». Le Russe se sent, dès lors, singulièrement libre par rapport aux contraintes du monde, libre par rapport au déjà-là. L'auteur dégage ici une attitude religieuse et philosophique que l'on peut suivre tout au long de l'histoire russe. La Russie fuit l'installation. Elle se retrouve au contraire dans le perpétuellement « non installé », dans ce qui est hors du monde.

La thèse centrale du livre est donc qu'il existe une position fondamentale, une « nature profonde » de la Russie, une « façon d'être fondamentale » qui informe à son tour un certain « mode d'existence ». Tout au long de ce millénaire, Maryse Dennes voit la Russie se développer harmonieusement tant qu'elle respecte sa nature profonde ; et se perdre, au contraire, lorsqu'elle s'en éloigne. C'est sous cet angle que l'auteur parcourt mille ans d'histoire russe.

Cette « nature profonde » (attitude fondamentale, façon singulière d'être au monde) se laisse approcher de différents côtés. Elle est présence immédiate à Dieu par le mystère de l'amour ; elle est priorité donnée au « toujours nouveau, toujours personnel, à ce qui n'a encore jamais été dit » : priorité à l'intuition sur l'observation

rationnelle du réel. Les Pères de l'Eglise qui ont le plus marqué la Russie sont Jean Damascène, qui résume la tradition de l'Eglise indivise, Jean Chrysostome et sa « façon d'être primordialement avec Dieu », les Pères du Désert et Jean Climaque. Depuis les débuts du monachisme russe, la même tradition se prolonge au fil des siècles. C'est elle qui s'affirme au début du XV^e siècle dans « la lumière, la couleur, la transparence de la présence divine » des œuvres de Roubliov, chez Nil de la Sora et dans l'hésychasme, chez Joseph de Volokolamsk. C'est elle que l'on retrouve dans les textes rassemblés dans la *Philocalie*, que Païssi Velitchkovski traduit et édite à la fin du XVIII^e siècle. L'auteur dégage à cette occasion le rôle de la *beauté* dans la spiritualité orthodoxe, rôle que l'on aperçoit dès le choix initial de Vladimir jusqu'à la « théologie de l'Icone » de Paul Evdokimov : l'icône qui permet de « connaître déjà, à travers l'extrémisme de la nature russe, la nostalgie du Royaume de Dieu ». C'est toujours cette tradition qu'illustrent les grands *startsy* du XIX^e siècle, ainsi que les penseurs qui visent à « dire, exprimer, penser la vocation profonde de la Russie », jusqu'à la brillante pléiade des philosophes et théologiens du XX^e siècle. La préoccupation n'est jamais d'abord dogmatique, mais d'abord liturgique et mystique.

Totale, mystique, la spiritualité russe est aussi ecclésiale. La communication entre les hommes passe par leur participation à la vie divine : c'est cela, la *sobornost'*. Le chemin de vie est dès lors le même pour tous.

Maryse Dennes indique ici que l'attitude religieuse qu'inaugure le baptême modèle un certain comportement, et presque un type national : « L'homme russe devient celui des extrêmes, celui des passages abrupts, celui des plus outrageuses violences et de la plus incroyable humilité ».

Deux tentations permanentes guettent la Russie : le rêve d'installer le Royaume de Dieu sur la terre et l'imitation de l'Occident. Ces deux tentations livrent les clés essentielles de l'histoire russe, et presque son « programme », le modèle de son développement ultérieur.

La première de ces tentations guette tout pouvoir qui, « étant à l'origine spirituel, cherche néanmoins à s'installer dans le monde, en sacralisant des préoccupations simplement terrestres et des capacités proprement humaines ». Elle s'incarne dans l'idéologie de

« Moscou troisième Rome » du moine Philothée. Pour la Russie, s'installer, c'est donc toujours « se figer, s'éloigner de l'origine, se séparer du fondement, s'isoler de ce qui donne et redonne vie » ; c'est « en définitive, supprimer l'adhésion à Dieu, [...] nier Dieu ». La même tentation a pour illustration emblématique la légende du Grand Inquisiteur, que rapporte Dostoïevski. L'eschatologie marxiste et l'installation du régime soviétique furent sa mise en œuvre la plus flagrante et la plus tragique. Et Maryse Dennes montre bien que la « tentation d'identifier l'Eglise et l'Etat, l'identité nationale et la vocation chrétienne » guette de façon permanente « un pays où l'adhésion au christianisme [fut] le premier geste d'existence, la condition même de cette existence ». Et : « la tentation de poser la vérité comme inaliénable, comme reçue, acquise une fois pour toutes dans sa totalité, la tentation de considérer la vérité comme définitive menaçait l'Etat russe depuis ses origines, depuis sa naissance en tant que nation civilisée, depuis son baptême ».

Maryse Dennes analyse la deuxième tentation : l'imitation de l'Occident. On trouvera là de nombreuses observations d'une rare finesse. Sur le processus d'occidentalisation d'abord, qui, dès le XVII^e siècle, brise « le rapport aux origines » : ce qui, en Occident, s'accordait avec la tradition spirituelle occidentale, se trouvait, une fois transplanté en Russie, privé de son « soubassement spirituel ». C'est que « la question sur la nature de l'homme occidental touche, pour un Russe, au problème de la foi ». Le recours à l'Occident ne vise qu'une chose : affirmer l'originalité de la pensée russe, « la mise en valeur d'un mode d'existence propre à la Russie ». Aussi, à l'analyse du réel, le Russe oppose-t-il l'exposition d'une vérité intérieure, l'essentiel étant de « ne pas accepter les limites de la vie terrestre » et de « trouver, au niveau de la pensée, les moyens d'exprimer ce qui, par nature, ne pouvait pas être soumis au temps ». Ici, l'auteur retrouve le refus de l'installation dans le monde. D'où le recours privilégié des Russes aux penseurs occidentaux qui, depuis Plotin, saint Augustin, maître Eckhart, Nicolas de Cues et Jakob Böhme, débouchent sur « une mystique de la contemplation ». L'auteur pose là toute la question de l'« acculturation », de l'« occidentalisation ». Dès le début de son histoire, la culture qu'adopte la Russie « n'est pas une ouverture à d'autres croyances ou à d'autres conceptions possibles. Elle est une confirmation de l'acte de foi initial, elle est tout le soubassement

nécessaire à l'affermissement du baptême ». Question terriblement actuelle qui éveille inévitablement des associations avec la situation générale du monde en cette fin du XX^e siècle. Ce que l'auteur dit de l'Union soviétique n'a pas perdu, en 1996, son actualité : « Dans la volonté que manifeste le pays à s'identifier à l'Occident, nous croyons apercevoir comme un espoir de libéralisation intérieure. Mais nous oublions alors que tout ce qui se montre là-bas a une autre raison d'être, une autre façon d'adhérer au monde ».

Plus profondément, l'auteur analyse le lien entre l'Eglise et l'Etat et dégage les différentes fractures qui ont dévié la Russie de sa « nature profonde ». Tant que l'action et la prière ont part égale et se fécondent mutuellement, tant que la prière « relativise » le réel, alors la Russie demeure dans sa « voie royale », « dans son existence et sa vérité » (dont l'exemple emblématique est l'alliance entre saint Serge et Dimitri Donskoï). Mais le Raskol marque une première fêlure, une crise de confiance majeure entre l'Eglise officielle et le peuple, désormais tenté par les sectes. Fêlure qui s'élargit avec la réforme de Pierre I^{er} et l'enrôlement de l'Eglise au service d'une politique construite en dehors d'elle, sur un fondement étranger à sa propre spiritualité. Au XIX^e siècle, la faille est consommée, dans le domaine social, entre le peuple et les élites.

L'ouvrage débusque les fausses similitudes, les trompeuses ressemblances. Ainsi en va-t-il du mode russe de la connaissance. L'auteur rappelle que, pour Berdiaev, connaître « n'est pas seulement projeter de la lumière sur l'être » : « la connaissance n'est pas seulement l'éclairage de l'être, elle est lumière au sein de l'être, intérieure à lui ». Aussi la philosophie russe ne prend-elle de sens « qu'en acceptant d'être soumise à l'intuition religieuse ». Et l'auteur retrouve ici le mot de Nicolas Lossky : « La vérité intégrale ne se révèle qu'à l'homme intégral ».

Le livre de Maryse Dennes, avons-nous dit, n'a pas été démenti par les événements qui ont suivi sa publication, mais, au contraire, confirmé. On relèvera, en particulier, bien des points de convergence avec le *Comment réaménager notre Russie ?** de Soljénitsyne, paru trois ans plus tard. Disons plus : consacré à un millénaire, ce livre est pourtant entièrement tourné vers l'avenir.

* Al. Soljénitsyne, *Comment réaménager notre Russie ? Réflexions dans la mesure de mes forces* [trad. Geneviève et José Johannot], Paris, Fayard, 1990.

On retrouvera, dans ses pages, les échos des penseurs qui ont fécondé la réflexion de l'auteur (Al. Koyré, N. Berdiaev, N.O. Lossky, P. Evdokimov, S. Boulgakov, V. Lossky, O. Clément, A. Besançon, etc.). Mais la démarche elle-même est vigoureuse, courageuse, incontestablement originale. Le livre abonde en traits perspicaces qui alimenteront la réflexion de tous ceux qu'occupent le présent et l'avenir de la Russie. L'auteur a le goût de la formule, de l'image, du symbole. Situé au-delà des données et des chiffres, au-dessus de l'écume politique, le beau livre de Maryse Dennes apporte au lecteur ce qu'elle-même déclare avoir conquis : un retour à l'essentiel.

Jean Breuillard
Université de Lyon III
Jean Moulin, Faculté des Langues,
département d'Etudes slaves